

Vingt ans déjà! Vingt ans après!

PAR JEANNE MARANDA ET MAÏR VERTHUY

The authors, among the first to contribute to CWSJcf over 20 years ago, reminisce about the beginning days of the Journal, and the many people that helped to make it what it is today.

Vingt ans déjà!

J'ai en mémoire ce jour de printemps 1978 quand Maïr Verthuy, qui venait d'être nommée la première directrice du tout nouvel Institut Simone de Beauvoir (qu'avec un groupe de femmes de l'Université Concordia, elle avait fondé) m'a demandé si j'étais intéressée à démarrer un magazine féministe, bilingue, publié à Toronto. Shelagh Wilkinson, professeure au Centennial Community College en banlieue de cette ville, qui nous connaissait de notre récente publication sur les écrits féministes au Québec depuis 1970, cherchait une collaboratrice pour les articles en français. Maïr m'a dit : si tu acceptes, j'accepte ! Travailler avec Maïr avait été un vrai plaisir et une expérience de classe, j'ai répondu oui ! Je n'avais aucune idée dans quelle galère j'allais embarquer. Et nous voici en route pour Toronto où nous allons rencontrer les autres membres du comité fondateur du *Canadian Woman Studies Journal* comme on l'avait baptisé.

C'est Maïr qui eut le dernier mot quand il s'est agi de traduire le nom du *Journal*. Elle a choisi *Les cahiers de la femme*. Cahiers parce que nous sommes toutes «les écolières de nous-mêmes.»

Le premier numéro a été lancé le 13 novembre 1978 à

Nous étions très fières du premier numéro, les idées s'y bouleversaient, les vécus alternaient avec les articles de fond, les premiers regroupements de femmes avaient pris la parole.

Montréal dans le salon de l'Institut Simone de Beauvoir qui venait d'ouvrir ses portes. Shelagh Wilkinson était venue de Toronto et ce fut une belle fête pour toutes qui avions relevé le défi: 28 articles en français sur plus de cinquante ! Nous étions très fières du premier numéro, les idées s'y bouleversaient, les vécus alternaient avec les articles de fond, les premiers regroupements de femmes avaient pris la parole, et la poésie surprenait par la force de ses mots. Il y en avait pour tous les goûts. Les thèmes qui suivirent, tous aussi passionnants, donnaient une juste image de ce

que vivaient les femmes de ces années-là. La santé, le travail, l'adolescence, la vieillesse, l'argent, les arts, la religion, la violence, sont quelques uns des titres que les Québécoises étaient invitées à commenter. Et merveille, il s'en trouvait toujours une qui pouvait répondre à nos demandes! Car de plus en plus de femmes se parlaient, s'écrivaient, elles osaient dire leur vie, celles qui maniaient la plume étaient de plus en plus nombreuses.

En cet automne 1978, le produit était prêt, il fallait maintenant le diffuser; ce ne fut pas chose facile. Où et comment ? Nous n'avions pas de budget pour Montréal, ce fut donc Maïr et moi qui avons assumé la charge de distribuer nos Cahiers dans les librairies de la Métropole en commençant par celles tenues par des femmes. Il fallait les déposer chez chacune après avoir convaincu les responsables de l'importance de notre démarche. Il n'était pas évident en ces années de faire la promotion d'une revue féministe, bilingue et, de surcroît, venant de Toronto! Temps pénible et sans gloire du porte à porte, nos *Cahiers* sous le bras, et notre amie Shelagh que en faisait autant à Toronto!

Je relisais récemment les premiers numéros des *Cahiers* pour lesquels nous avons travaillé, Maïr et moi, et c'est avec plaisir que j'ai relu les articles, les poèmes d'écrivaines qui écrivent encore et qui se rappellent avec émotion leurs premières lignes publiées dans un magazine de prestige comme les Cahiers. Les Jacqueline Hogue, les Monique Roy, les Louise Lafortune, les Agathe Lafortune, font aujourd'hui les beaux jours de certains journaux et magazines quand elles ne sont pas directrice de collections de livres pédagogiques ou encore signataires de romans ou de recueils de poésie.

Et comment ne pas parler des généreuses contributions des Québécoises qui avaient déjà imposé leur parole, comme Madeleine Gagnon, Denise Boucher, France Théoret, Simonne Chartrand et tant d'autres.

Les années ont passé, plusieurs femmes de talent se sont succédé à la barre, et les *Cahiers* sont toujours là. Ils ont bien perdu quelques plumes francophones, à notre grand désespoir. Les écrivaines de langue française sont plus rares à Toronto, semble-t-il! *Canadian Woman Studies Journal* a tenu bon grâce à ses infatigables directrices, dont Shelagh, qui n'a jamais perdu de vue son oeuvre. Je suis heureuse de me retrouver à mon ancien poste, prête à reprendre le flambeau et à redonner aux *Cahiers* ce petit quelque chose qui faisait du Journal sa spécificité.

—Jeanne Maranda



Jeanne Maranda et ses collaboratrices, *Les Cahiers de la femme*, 1983.

Vingt ans après!

Il me paraissait évident, le jour où Shelagh Wilkinson a communiqué avec moi pour proposer le poste de co-rédactrice de cette nouvelle revue bilingue que la chose ne pourrait pas se faire sans Jeanne. Son enthousiasme, son talent, ses connaissances et notre déjà vieille amitié imposaient le recours à sa collaboration qui avait déjà si bien fonctionné dans l'autre projet que nous avons entrepris ensemble. Il faut dire aussi que pour moi l'histoire de cette revue à ses débuts se confond avec celle de l'Institut Simone de Beauvoir dans ses premières années, tellement les deux allaient de pair et tellement Jeanne a travaillé aussi pour assurer la réussite des deux.

Une revue féministe bilingue publiée à Toronto; c'était quand même une belle gageure! Le texte de Jeanne, qu'elle m'a donné à lire, à éveillé en moi bien des souvenirs, certains heureux, d'autres moins. Mais ici nous ne retiendrons que les meilleurs....

Notre première visite «éditoriale» à Toronto, par exemple. Après une journée de débats, une belle journée ensoleillée passée à l'intérieur, Shelagh, Jeanne et moi avons voulu boire un verre quelque part à l'extérieur pour régler encore quelques petites questions. Et nous voilà, trois matrones, plus que respectables, d'âge bien canonique, dossiers volumineux en main, en route pour la terrasse sur le toit de l'hôtel Park Plaza. Première déception, aucune table vide. Mais, au loin, une très grande table occupée par un individu solitaire. Gentleman, il allait certes accepter de la partager avec nous. Et de fait, très courtois, il accepta. Nous nous installâmes, ouvrimmes nos dossiers et nous

apprêtâmes à entamer notre discussion.

C'était sans compter avec les règlements de l'hôtel. Surgit un maître d'hôtel qui nous invite, de façon aussi ferme que courtoise lui aussi, de bien vouloir quitter les lieux et cela le plus rapidement possible! En abordant cet inconnu, en voulant nous asseoir à sa table, nous nous étions rendues coupables de tentative de prostitution ou au moins de harcèlement sexuel, nous nous étions transformées en femmes de mauvaise vie !!! Rien n'y fit, ni le départ du client, ni notre âge, notre nombre, notre sérieux. Le personnel était inébranlable, ne sachant que faire de ces femmes inclassables.

Nous avons dû évacuer les lieux et avons transporté nous-mêmes et nos dossiers en face, où, je dois dire, quelque peu flattées quand même, nous nous sommes livrées à une hilarité suspecte à l'idée de nous être fait prendre, affublées comme nous l'étions, pour des «gagneuses.» Mais, pourquoi pas, après tout. Enfin ... tout est bien qui finit bien; nous avons écrit aux journaux pour raconter notre histoire, ce qui a fait une bonne publicité à la revue et nous a valu quelques abonnements! Ainsi naquirent les *Cahiers*, nimbés de trouble et de suspicion!

La réaction aussi de quelques amies françaises venues me rendre visite après la sortie du premier numéro. Je leur avais bien dit à Paris durant l'été qu'avec une amie je m'occupais d'une revue féministe mais en la voyant elles sont restées incroyables. —“Je pensais qu'il s'agissait d'une petite feuille de chou,” disait l'une d'entre elles, “pas de quelque chose d'aussi impressionnant avec papier glacé et tout le tralalala. On n'imagine pas cela en France.”

Au premier numéro, je me rappelle aussi que nous

avons voulu ajouter à la revue un élément interactif. Nous avons fait insérer au centre une feuille blanche, à déchirer selon le pointillé, et nous avons demandé à nos lectrices (et lecteurs?) de s'en servir pour nous écrire—leurs réactions, leur vécu, leurs bonheurs ou douleurs. Mais c'était sans doute trop tôt. Les femmes n'avaient pas encore acquis l'habitude de se dire de cette manière-là; nous avons donc abandonné cette tentative, dont je regrette encore pourtant qu'elle n'ait pas mieux marché. Mais je suis fière néanmoins que nous ayons toujours compris qu'entre femmes, entre féministes, il fallait éviter le sens unique.

Nous avons aussi créé notre «femmage.»² Sans prétendre que l'histoire se fait uniquement à partir des efforts de certain-e-s individu-e-s, nous voulions reconnaître l'apport de femmes souvent encore méconnues, souligner leur existence, combler les lacunes laissées par une histoire qui ne s'occupait encore que des hommes. Je me souviens que nous avons ainsi apporté notre femmage à des êtres aussi remarquables—et aussi différents—que Madeleine Parent et Thérèse Casgrain.

Avouons aussi que pour le premier numéro nous avons légèrement triché! Incapables de recueillir tout l'éventail de textes en français que nous souhaitions dans le délai imparti, nous avons rédigé nous-mêmes quelques-uns (mais seulement quelques-uns) des comptes—rendus de livres sans y mettre notre nom, mais plutôt nos initiales de jeune fille, par exemple. Dans l'ensemble cependant nous avons atteint là un niveau de bilinguisme inégalé depuis.

Si je regrette³ que le français soit aujourd'hui quasiment absent des pages de la revue et que l'on n'ait pas su mobiliser les énergies de toutes les francophones qui oeuvrent et qui écrivent au Canada, d'une mer à l'autre, en Ontario comme au Manitoba, en Colombie Britannique

comme à Terre-Neuve, j'en passe ..., il me faut néanmoins reconnaître le superbe travail des rédactrices de Toronto qui ont su maintenir vivante cette revue et cela malgré toutes les difficultés, malgré tous les vents contraires.

Vingt ans, ce n'est pas rien. Félicitations! À la prochaine!
—Mair Verthuy

Jeanne Maranda a obtenu un Baccalauréat en Études de la femme de l'Institut Simone de Beauvoir à Concordia et depuis n'a pas cessé de travailler à faire avancer la cause des femmes.

Mair Verthuy est actuellement professeure au Département d'études françaises à Concordia. Elle se spécialise dans l'écriture des femmes de la francophonie en particulier celles des immigrantes au Québec et en France. Elle maintient toujours ses liens avec l'Institut Simone de Beauvoir. Elle fut nommée Femme de mérite (Woman of Distinction) par le YWCA en 1997.

¹À la suite de cet événement et de la publicité que nous lui avons faite, l'Hôtel Park Plaza modifia son règlement. J'ajoute qu'une de mes amies, assez radicale, se déclarait d'accord avec la politique du Park Plaza puisque c'était apparemment le dernier endroit à Toronto où une femme seule avait été sûre de pouvoir boire un verre tranquille sans être harcelée par des inconnus (masculins ...).

²Femmage plutôt qu'hommage, parce qu'une femme ne saurait être l'homme-lige de qui que ce soit.

³Et je le regrette d'autant plus que cette revue a joué un rôle extrêmement important dans ma vie comme dans celle de beaucoup de femmes, mais l'importance de ce rôle a nécessairement, hélas, diminué avec la diminution du français.

ABOUT THE GUEST EDITORS

Sharon Abbey is an assistant professor in the Faculty of Education at Brock University in St. Catharines where she teaches courses in curriculum studies, holistic education, and gender issues. She is the president of the Canadian Association for Studies of Women in Education and vice-president of the Association for Research on Mothering. **Brenda Cranney** has a Ph.D. in sociology from York. For over four years, Brenda has been doing feminist participatory action research in India on the impact of development on rural women's daily lives. Photography is an important element of her research approach.

Jeanne Maranda obtained her B.A. in Women's Studies from the Simone de Beauvoir Institute at Concordia, and since then has been an activist for women's issues.

Evelyn Marrast is a Ph.D. candidate in the Graduate Programme in English at York University. She was a member of the planning committee of the 1997 Centre for Feminist Research conference on "Mothers and Daughters." Her ongoing research is in the areas of Caribbean and African American women's literature.

Ruby K. Newman teaches women's studies, humanities, and Jewish studies at York University. She is faculty coordinator the Women's Bridging Program at the School of Women's Studies. She lectures widely in the community and is the mother of a daughter and two sons.

Andrea O'Reilly is an assistant professor in the School of Women's Studies at York University where she teaches courses on motherhood. She is co-editor of *Redefining Motherhood: Changing Patterns and Identities* (Second Story Press, 1998). She was co-ordinator of the first international conferences on "Mothers and Daughters" (1997) and "Mothers and Sons" (1998), sponsored by the Centre for Feminist Research. O'Reilly is founding president of the Association for Research on Mothering (ARM).

Christy Taylor is an artist living in Toronto. She is an activist for mothers with post-partum depression and established a program for mothers at the Women's Health Centre, St. Joseph's Hospital, where she does volunteer work. Currently, she is the administrative assistant for the Association for Research on Mothering (ARM).



Photo MM-Michel Gareau

Et «les Cahiers de la femme» sont nés. De gauche à droite, Shelagh Wilkinson, rédactrice en chef, à Toronto, Mair Verthuy et Jeanne Maranda, rédactrices pour le côté français.

Les cahiers de la femme

par Solange GAGNON

Nés à Toronto, «les Cahiers de la femme» sont rédigés en partie à Toronto et en partie au Québec. Par des femmes. Et ils sont bilingues. Hier, à Montréal, on lançait les premiers cahiers, dont le thème est la femme et les études; on les publiera quatre fois par année.

Le premier numéro contient, entre autres, un article sur l'expérience «Repartir» du Cégep Bois-de-Boulogne, c'est-à-dire sur la femme de 35 à 55 ans qui veut retourner à l'école, un article sur les femmes de Laval et de la région de Mont-Laurier...

La solidarité des femmes

Si le mot cahiers a été

choisi, c'est «parce qu'il rappelle la salle de classe et que nous sommes toutes les écolières de nous-mêmes»... Peut-être aussi parce que l'idée des cahiers a germé dans la tête d'une femme, Shelagh Wilkinson, conseillère en études de la femme au Centennial College, sorte de cégep à Toronto.

«Il y a neuf mois, j'ai eu l'idée de créer une revue

pensée et rédigée par et pour des femmes.»

Les Cahiers de la femme sont subventionnés par le gouvernement provincial ontarien; le ministère des Collèges et universités. Leur but: rejoindre les femmes d'ici, de là-bas, de partout. «Savoir qu'on n'est plus seule, que d'autres femmes partagent nos angoisses, qu'on n'est pas folle, parce que nous avons l'impression de tourner en rond dans nos cages décorées»... Les Cahiers de la femme veulent aussi aider à apprendre par l'expérience des autres, «savoir où s'adresser quand on a besoin d'aide ou de renseignements». Renseignements: Jeanne Maranda, 879-8521.